



HAL
open science

“ Arendt, le devoir d’interpellation ”

Thierry Ménissier

► **To cite this version:**

| Thierry Ménissier. “ Arendt, le devoir d’interpellation ”. Magazine littéraire (Le), 2011. hal-01659708

HAL Id: hal-01659708

<https://hal.science/hal-01659708>

Submitted on 8 Dec 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« Arendt, le devoir d'interpellation »

Thierry Ménissier

(Laboratoire *Philosophie, Pratiques & Langages*, Université Grenoble Alpes)

Le Magazine littéraire, dossier consacré à « La morale », n°504/janvier 2011, p. 84-85

Hannah Arendt (1906-1975) partage avec quelques rares autres philosophes la particularité de s'être engagée dans ce qu'il serait commode – mais aussi bien réducteur – de nommer le « journalisme philosophique ». Une des thématiques qui domine son œuvre concerne en effet la volonté de mesurer le concept à la réalité par la prise en compte des événements sociétaux et moraux importants de son époque. Pour l'auteur des *Origines du totalitarisme* (1951), une telle démarche est nécessaire en regard d'un certain aveuglement de la philosophie traditionnelle devant les faits, susceptible de conduire à la faillite d'une de ses missions cardinales : parvenir à une réponse au moins temporaire à la question « que devons-nous faire ? ». Durant les décennies 1950-1960, nombreux parmi ses contemporains se sont demandés comment philosopher après Auschwitz (ou après la Bombe). Elle-même juive allemande exilée à partir de 1933 en France puis aux USA, et grâce à une attention aiguë portée aux événements de son époque, Arendt s'est interrogée sur la réforme que la philosophie devait subir si elle voulait se remettre à la tâche de sa propre mission éthique. Dans l'œuvre arendtienne, c'est l'engagement dans le siècle qui porte la dimension morale de l'œuvre philosophique. Or, cet engagement a souvent entraîné la philosophe dans une posture à contre-courant des opinions courantes, et l'a conduite à endosser ou à assumer des positions fortes et originales, parfois jugées scandaleuses – en tout cas étranges pour son propre camp. Ainsi, ce que vise l'œuvre arendtienne, c'est un renouvellement de la morale par la philosophie en de « sombres temps », selon le titre du recueil d'articles biographiques – ses *Vies exemplaires* personnelles – qu'Arendt publia en 1968 (*Men in Dark Times*).

Cet engagement se manifeste dès la rédaction des *Origines du totalitarisme* : dans le tome I consacré à l'antisémitisme, Arendt revient sur l'affaire Dreyfus (chapitre IV) qu'elle considère comme une « répétition générale » en miniature de l'extermination des Juifs, comme un événement qui manifeste aussi bien l'état d'esprit des citoyens européens du XIXe siècle à l'égard des Juifs que la disposition dans laquelle ceux-ci se trouvaient alors qu'ils allaient se trouver exposés à un risque de persécution massive. La « question juive » telle qu'elle lui apparaît à travers le sionisme et le projet d'un Etat juif en Palestine constitue, pour le reste de son œuvre, non seulement un leitmotiv, mais également comme le modèle du

traitement philosophique de l'événement dans un but éthique. Philosophe de métier (docteur de l'Université de Heidelberg, professeur titulaire à la New School for Social Research de New York à partir de 1968), citoyenne américaine à partir de décembre 1951 (chose rare parmi les intellectuels allemands ayant fui le nazisme), Arendt a donné à ses interventions philosophiques un tour radicalement non académique, en prenant fréquemment position sur des événements de son temps dans des revues orientées politiquement à gauche ou en faveur du progressisme social telles que *Partisan Review*, *Dissent* ou *Commentary*. Ses ouvrages majeurs : *Between Past and Future* (1954, version augmentée en 1968), traduit en français sous le titre *La crise de la culture*, et *The Human Condition* (1958), traduit en français sous le titre *Condition de l'homme moderne*, constituent en quelque sorte un retour réflexif et un approfondissement de cette activité « de terrain » ou d'interpellation philosophique.

L'engagement de « penser l'événement » (tel est le titre choisi en français pour un recueil de ses interventions, paru chez Belin en 1989) et surtout de constituer à partir de cela une philosophie morale est tout particulièrement sensible dans le reportage réalisé par Arendt pour le *New Yorker* sur le procès Eichmann à Jérusalem (avril – juillet 1961), qui donna matière au « rapport sur la banalité du mal » (*Eichmann in Jerusalem. A Report on the Banality of Evil*, 1963, traduit en français en 1966). La réflexion philosophique sur le mal, qui discute les thèses classiques de Kant relatives au « mal radical », prend un tour nouveau à la lumière de l'histoire d'Eichmann, haut fonctionnaire zélé (et non idéologue nazi) et automate aveugle, voués à exécuter sans discernement moral les pires commandements de l'Etat. Cette histoire devient sous la plume d'Arendt un cas d'espèce à méditer d'urgence pour aider une humanité « égarée », « désolée » ou « abandonnée », selon les différentes facettes de la notion de *Verlassenheit* (en allemand) ou *loneliness* (en anglais) qu'elle emploie pour caractériser les effets anthropologiques du totalitarisme. Il s'agit donc de forger à nouveaux frais la conscience éthique faute de quoi, tout à la fois, l'humanité se trahit, le totalitarisme peut s'installer, et la société post-totalitaire se résume à la société de consommation.

Ce renouveau éthique, Arendt entreprend de le susciter par une œuvre qu'on doit comprendre comme *fondamentalement politique*. Puisque, dans la société démocratique, le conformisme constitue un facteur majeur d'endormissement la conscience éthique, il importe de recourir au principe de « publicité » grâce auquel les écrivains des Lumières avaient au XVIII^e siècle entrepris de la stimuler. Arendt porte à l'attention de l'opinion publique les questions moralement dérangeantes sans la considération desquelles l'indifférence à autrui progresserait dangereusement et la liberté démocratique serait quelque chose de vain. Les révoltes étudiantes à partir de 1966 aux USA puis dans toute l'Europe, les métamorphoses de

la politique colonialiste des pays développés, la torture des rebelles par l'armée française en Algérie, les transformations du stalinisme, la Guerre Froide, le combat des Noirs américains en faveur des droits civiques – autant de thèmes fondamentaux dans lesquels s'exprime la violence sociale et politique de son temps, et pour lesquels la philosophe estime que l'effort de vérité typiquement philosophique constitue un moyen de les *régler*. Ainsi que l'aurait dit Kant, ici encore source d'inspiration pour Arendt, ce « réglage » en appelle à la juridiction de l'entendement éclairé et il repose sur l'exigence de la vérité, c'est-à-dire sur la dénonciation des méfaits du « mensonge en politique » (en reprenant le titre d'un important essai consacré par Arendt à la raison d'Etat contemporaine, à partir de l'événement constitué par la déclassification de documents secrets du Pentagone à propos de la guerre du Vietnam).

Or, cet engagement personnel dans l'examen des événements consiste également à assumer personnellement ce que ces derniers ont de moralement choquant : par exemple, lors de la parution d'*Eichmann à Jérusalem*, la philosophe se mit à dos son propre camp intellectuel (la gauche progressiste) et choqua la plupart des lecteurs juifs ou sensibilisés à la cause des Juifs. Le scandale provint des arguments suggérant non certes une forme de complicité des Juifs à leur anéantissement – ce qu'Arendt n'a jamais affirmé –, mais du moins une passivité ou un attentisme politique qui s'avéreront fatals. On pourrait souligner ce qu'une telle façon de se positionner philosophiquement doit, dans ce cas comme dans d'autres, à la manière socratique ; elle évoque en effet la « différence » du philosophe, et la tension indépassable qui existe entre lui et la cité. Cette différence, Platon l'avait nommée dès l'origine de la philosophie en désignant à plusieurs reprises l'*atopia* de son maître (dans les dialogues de Platon, voir par exemple *Le Banquet*, 215 a, ou *Théétète*, 149 a), à savoir littéralement le fait qu'il n'est nulle part ou de nulle part, mieux : le fait qu'il est « hors de lieu » (*a – topos*), autrement dit son étrangeté, son extravagance, sa bizarrerie – la philosophe Arendt apparaît elle-même inclassable et déroutante, *ex-centrique* au point de déranger profondément l'opinion de son temps. Comme si, en de bien « sombres temps », le réveil de la conscience éthique était à ce prix : assigner au *réalisme* le plus brutal le *travail de distinction entre le vrai et le faux* dont, par essence, est capable l'activité philosophique. En effet, « le sujet idéal de la domination totalitaire n'est ni le nazi convaincu, ni le communiste convaincu, mais les gens pour qui la distinction entre fait et fiction (c'est-à-dire la réalité de l'expérience) et la distinction entre vrai et faux (c'est-à-dire les normes de la pensée) n'existent plus » (*Les origines du totalitarisme*, tome III, *Le totalitarisme*, Gallimard « Quarto », p. 832).

Mais il faut conclure autrement : l'œuvre arendtienne affirme avec une grande force que pour échapper aux catastrophes, il est nécessaire de se mobiliser collectivement à partir de l'exercice de la réflexion publique en vue de créer un « monde commun » dans lequel le sens est partagé. Un tel effort, un auteur auquel Arendt vouait une grande admiration intellectuelle en avait exprimé la nécessité bien avant Kant : il s'agit de Machiavel, l'auteur républicain héritier de l'humanisme civique, audacieux promoteur de la vertu des Anciens en d'autres sombres temps. Ainsi Hannah Arendt entendait-elle renouer avec l'exigence morale propre à la philosophie, à la fois en forgeant à même les événements les plus saillants les éléments d'une philosophie de la démocratie inspirée du principe de « publicité » hérité des Lumières, et en esquisant les contours d'une vertu collective typique des Romains, ce peuple qui malgré les passions et les traumatismes – et grâce à la création d'un « monde commun » dont atteste la puissance de leur culture – avait su demeurer si longtemps libre.

A lire :

- œHannah Arendt, *Les origines du totalitarisme et Eichmann à Jérusalem. Rapport sur la banalité du mal*, Gallimard, collection « Quarto », 2002, 1 616 p., 35 euros.
- œHannah Arendt, *La crise de la culture. Huit exercices de pensée politique*, Gallimard, « Folio », 380 p., 7.70 euros.
- œHannah Arendt, *Du mensonge à la violence. Essais de politique contemporaine*, Pocket, 1994, 249 p., 6.90 euros.

L'auteur : Thierry Ménissier, agrégé de philosophie, docteur de l'EHESS en études politiques et habilité à diriger les recherches en philosophie et en science politique, est maître de conférences à l'Université Pierre-Mendès-France / Grenoble 2. Spécialiste de Machiavel, d'histoire des idées politiques et de théorie normative, il est l'auteur d'une cinquantaine d'articles et de chapitres d'ouvrages, ainsi que de plusieurs monographies. Dernier ouvrage publié : *Machiavel ou la politique du centaure* (Hermann, 2010).